PQ
2203
C7Z834

ALFRED CAPUS

Cliché Cautin et Berger

ALFRED CAPUS

Y

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Alfred Capus

PAR

ÉDOUARD QUET

BIOGRAPHIE PRÉCÉDÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE
ILLUSTRÉE DE DIVERS DESSINS ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE
ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES D'ORAZI

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT et Cie, Éditeurs
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

—

1904

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix exemplaires sur Japon numérotés de 1 à 10.
Cinq exemplaires sur Chine numérotés de 11 à 15.
Quinze exemplaires sur Hollande numérotés de 16 à 30.

N° [redacted]

PQ
2203
L7Z34

ALFRED CAPUS

Parce que M. Alfred Capus a écrit une comédie qui réussit de la façon la plus heureuse, on a fait de son nom un synonyme du mot veine. *Et la plupart de ses admiteurs conservent jalousement le souvenir unique d'une œuvre qui ne révéla pas un nouvel auteur dramatique, mais qui mit un écrivain en pleine lumière. Vraiment, pour la généralité des contemporains, le nom de Capus demeure, malgré tout, inséparable de la* veine.

Dans cette manière de le cataloguer, il y a un peu de puérilité et beaucoup d'injustice. On oublie trop qu'avant de ressentir les émotions agréables du triomphe, il avait connu celles du succès, et que, en 1901, son répertoire comprenait déjà dix pièces représentées, dont huit en trois et quatre actes, parmi lesquelles une exquise comédie, Rosine, *et le joyeux éclat de rire en trois phases que sont* les Maris de Léontine. *Cependant, si l'on ne songe pas*

assez aux œuvres de Capus, antérieures à la Veine, *c'est peut-être parce qu'il ne s'est pas imposé brutalement dès ses débuts à la scène, en 1894. En effet, il n'a pas atteint le premier rang des dramatistes d'aujourd'hui à la faveur d'une surprise, d'un scandale ou d'un succès aussi bruyant que prématuré ; il s'est, au contraire, affirmé peu à peu, davantage à chaque pièce nouvelle. Il a mis, à établir sa fortune littéraire, une patience qui donne une singulière signification à sa philosophie gracieuse, à son « optimisme toujours souriant ». C'était d'ailleurs à cette patience qu'il faisait allusion quand il disait récemment à M. Paul Acker : « J'ai su attendre et j'ai toujours tâché d'arranger la vie au mieux de mes désirs... La fortune ne me souriait pas, mais je ne désespérais point, car je savais déjà que tout s'arrange, et tout en effet s'arrangea (1). » Toutefois, l'auteur de* la Veine *ne sut pas seulement « attendre » : il sut aussi « vouloir ». Mais sa volonté, à lui, n'avait rien d'autoritaire ni de batailleur ; elle était plutôt inerte qu'impérieuse. Il est rare que les événements susceptibles de jeter la perturbation dans l'économie de notre vie journalière, soient irrémédiablement fâcheux. La volonté que préconise Capus, après l'avoir pratiquée, consiste à découvrir la part favorable — parfois mince — qui reste dans ces événements — contre lesquels nous ne pouvons rien le plus souvent — et à en tirer le meilleur parti possible. On le voit, une semblable volonté est faite d'adresse, de finesse, de bonne humeur ; elle est ondoyante et variable ; elle ne brise rien, mais elle n'est jamais brisée.*

La Veine *n'a donc été, en somme, que l'œuvre qu'on attendait de Capus, — et qu'il attendait, lui*

1. M. Paul Acker. *Petites confessions* (visites et portraits).

aussi, sans doute. Il avait foi en son œuvre et comptait sur elle. Pourtant elle fut cause qu'il douta un instant de lui, ainsi qu'il en fit un jour l'aveu à Henry Bauër : « J'avais remis une pièce (la Veine) *au Vaudeville. Ce que je subis d'humiliations et de contre-temps et d'absurdité entre le ménage Porel !... Ce qu'on fit pour me dégoûter du métier d'écrire et de la pièce contestée, raillée, décriée et finalement refusée !... Bientôt je doutai de moi : je devins presque malade d'ennui et d'énervement* (1). *» Il est probable que le refus de Porel a été propice à* la Veine ; *en tout cas, l'abattement de son auteur ne dura pas et celui-ci eut raison une fois de plus.*

Logiquement, l'optimisme de Capus l'a conduit au fatalisme discret et confiant, bien plus méridional qu'oriental, qui est une des caractéristiques essentielles de toute sa production dramatique ou romanesque. Et ce fatalisme-là, devenu en quelque sorte l'atmosphère ambiante de son œuvre, Alfred Capus a réussi non seulement à le développer, mais à l'imposer, pour la joie et aux applaudissements du public, sur la plupart des scènes des boulevards de Paris, grâce à une merveilleuse variété de la forme à laquelle il associe une extraordinaire richesse de dialogue. Il est vrai qu'on ne saurait être un homme d'esprit sans posséder la variété et sans avoir été joué aux « Variétés » ; or, l'élégance, la finesse, l'imprévu de l'esprit de l'auteur des Deux Écoles, *sont de notoriété publique. Ainsi est l'homme, d'ailleurs : distingué sans prétention, quelquefois frondeur, point méchant, toujours délicat et d'humeur égale. Enfin il y a en lui un fonds de bonté agréable, à peine raisonnée,*

1. Henry Bauër. Préface de *Sa Maîtresse*.

surtout naturelle, qui en fait vraiment l'homme-type de son œuvre.

∴

La vie littéraire d'Alfred Capus peut se diviser en trois phases absolument distinctes : il est d'abord journaliste, romancier ensuite, auteur dramatique enfin. On rencontre peu d'exemples, dans le monde des écrivains, d'une évolution aussi normale : cela parce que peu d'hommes ont été aussi peu pressés que lui d'atteindre le but auquel ils aspiraient. Mais cette constatation devient encore infiniment plus curieuse quand on se rappelle que son premier article de journal était précisément consacré à Darwin. Le grand philosophe anglais venait de mourir (19 avril 1882), et le hasard avait voulu qu'aucun collaborateur du journal le Clairon *n'osait ou ne pouvait se charger d'écrire la sérieuse étude nécrologique qu'exigeait ce triste événement. Capus sortait alors de l'Ecole des Mines où il s'était presque familiarisé avec les théories scientifiques de Darwin : il rédigea aussitôt les centaines de lignes de « copie » d'actualité que réclamait le journal* (1) *; cet article fut signé* Canalis, *pseudonyme qu'il a conservé ensuite pendant quelque temps au* Clairon. *A cette époque, Alfred Capus avait vingt-trois ans, — il est né en Provence, à Aix, le 25 novembre 1858.*

C'est sous le clair soleil de la Provence qu'il grandit et reçoit sa première éducation. Mais l'enfant reste peu de temps dans la vieille cité romaine où il est venu au monde. D'Aix, il passe à Marseille, et, dans cette ville, quelques personnes ont encore

1. L'article parut en première colonne du nº du 21 avril 1882.

le souvenir d'un Capus tout bambin qu'elles ont connu rue Nau. Puis sa famille l'envoie au lycée de Toulon qu'il quitte à quatorze ans, en 1872, pour venir à Paris continuer ses études au lycée Fontanes, actuellement lycée Condorcet. A ce moment-là, le futur auteur de la Veine *est assez âgé pour apporter avec lui tout un fond d'impressions et de souvenirs vivaces que Paris ne devait jamais parvenir à effacer entièrement. Et ces souvenirs ont été ceux que laissent une chaude nature ensoleillée. Il a donc gardé l'amour de la lumière, de la clarté. Son appartement de la rue de Châteaudun, aussi bien que sa maison de campagne de Vernou-sur-Brenne, en Touraine, sont pleins de soleil et d'une gaieté qui provient de l'atmosphère, des choses et non des hommes ; cette gaieté est interne, point bruyante. Et tout son théâtre est ainsi : joyeux sans éclat, caressant comme une effluve marine. Voilà ce qu'il a gardé de la Provence : c'est, en somme, le meilleur.*

D'autre part, le lycée Condorcet est à proximité du boulevard. Ce détail a également son importance dans la vie d'Alfred Capus, car le hasard, en jetant l'écolier sur la rive droite, a eu sa répercussion, sur son avenir. Il a simplement suivi cette loi, bien connue des Parisiens, qui veut que l'on s'attache plus particulièrement à celle des deux rives de la Seine sur laquelle on se fixe en arrivant dans la capitale. Eh bien ! Capus, tombé sur la rive droite, ne la quittera plus. Un peu plus tard, admis à l'École des Mines, il ira chaque jour, à pied, des Batignolles au Luxembourg pour suivre ses cours ; matin et soir il traversera les boulevards, si bien que ceux-ci exerceront rapidement une véritable attraction sur le jeune étudiant. Il est vrai que ces promenades pédestres à travers Paris avaient lieu vers 1880, et qu'alors les boulevards

étaient dans toute leur splendeur ; une animation à la fois élégante et joyeuse régnait sur cette large bande bordée d'arbres qui va de la Madeleine au faubourg Montmartre. Capus s'aperçut que ce spectacle offrait plus d'agrément que les cours de l'École ; que le fourmillement, la vie fiévreuse des boulevards étaient plus intéressants à suivre que la reconnaissance de minerais étiquetés sur une table de laboratoire. Il ambitionna d'être, lui aussi, un « boulevardier ». Mais la réalisation de ce rêve lui fit délaisser un peu l'étude des couches terrestres, de la résistance des métaux, de telle façon qu'il sortit de l'École des Mines sans avoir pu obtenir le diplôme d'ingénieur que les siens convoitaient pour lui.

Ainsi, parmi les écrivains notoires d'aujourd'hui, Alfred Capus, Maurice Donnay, Marcel Prévost, François de Curel et quelques autres, sont ingénieurs ou du moins ont tenté de l'être, comme Alfred Capus. Ils ont abandonné sans regret une profession honorable et presque sûre — choisie par leurs familles, pour la plupart, — pour en prendre une autre fort hasardeuse, fort longue ! Voilà un phénomène qui laisse loin en arrière les auteurs dramatiques qui occupaient les théâtres après 1830. Ceux-ci, plus pratiques, ne délaissaient que des études d'officiers ministériels ou des laboratoires de pharmaciens. A cette élévation du niveau de l'instruction première des écrivains, les lettres y ont certainement gagné, ne serait-ce qu'en ce qui concerne la langue qui est au moins française au lieu d'être une langue de tabellion.

Si Alfred Capus n'était point ingénieur diplômé, il pouvait, en revanche, prendre le titre d'homme de lettres, et même déjà celui d'auteur dramatique. En effet, en 1878, il avait publié, en collaboration avec son camarade L. Vonoven, un volume de

nouvelles. Les Honnêtes Gens(1). *L'année suivante, les deux jeunes collaborateurs faisaient représenter au théâtre Cluny, matinées Talien, une petite pièce en un acte,* le Mari malgré lui, *dont le succès fut assez grand puisqu'elle eut dix-huit représentations alors que les autres œuvres dépassaient rarement le nombre de dix représentations. Le spectacle de cette matinée (20 avril 1879) se composait de :* Le Mari malgré lui, *comédie en un acte, de A. Capus et L. Vonoven ;* Sylvia, *comédie en un acte, en vers, de Genérès ; et* A l'École, messieurs ! *comédie en un acte de P. Max et G. Dorante. La représentation était précédée d'une causerie de Alphonse Pagès qui annonça au public, au sujet du* Mari malgré lui, *que « l'un des deux auteurs faisait encore son volontariat ; l'autre n'était pas majeur. » Capus a donc fait ses débuts d'auteur dramatique à ces fameuses matinées dédiées aux jeunes auteurs, inaugurées le 2 mars 1879, où débutèrent également Léon Hennique, avec* l'Empereur d'Assoucy, *et Brieux.*

De 1879 à 1882, on n'entend plus parler d'Alfred Capus. Durant trois années et même davantage, il mène une existence un peu précaire et aventureuse, à la recherche d'une occupation sociale de quelque fixité. En un mot, il vit de la vie de privations et de tristesses qui est celle des jeunes gens instruits, en quête d'un emploi, et qu'il dépeindra plus tard — en la transposant, naturellement, — dans ses romans, en particulier dans le

1. Ce volume de 271 pages, in-18, édité par Auguste Ghio, comprenait les cinq nouvelles suivantes : *Belhormeau père et fils, le ruban rouge, les haines de Bazuchot, les debuts de M. Cardillier, et le Square de Pontvaillon.* En outre les auteurs annonçaient : En préparation : *La Bataille de Paris,* volume qui n'a jamais paru.

dernier, Années d'aventures. *Ce sera encore à ces souvenirs lointains, un peu troubles, qu'il fera allusion quand il commencera par cette phrase, un article sur* les Petites Déclassées *au théâtre : « Les mêmes causes exactement qui ont jeté, il y a vingt ans environ, dans la publicité et le journalisme, des milliers de jeunes bourgeois sans fortune, instruits et mécontents, poussent aujourd'hui vers le théâtre d'innombrables jeunes filles pauvres, de toute éducation et de toute condition* [1]. » *Peut-être déçu, probablement même mécontent lui aussi, il allait s'éloigner de Paris, des boulevards, quitter la France, pour exercer en quelque lieu perdu — une île incertaine — le métier qu'on avait ambitionné pour lui. Au moment critique, un petit héritage providentiel vint lui permettre d'* « *attendre* » *encore.*

Cependant Alfred Capus n'était pas resté tout à fait inactif durant cette période de travaux vagues et intermittents : il avait réussi à entrer en relations avec de jeunes écrivains aussi peu connus que lui. C'est déjà une entreprise longue et délicate que se créer des amis dans la corporation des lettres, quand on n'a pas un père ou un frère célèbres pour ouvrir les portes du monde artistique. Et Capus était seul. Bientôt il rencontra notamment Marcel Prévost qui fréquentait les salles de rédaction en uniforme de polytechnicien, et Paul Hervieu, que les Affaires Etrangères enthousiasmaient médiocrement. Ainsi, conduit par des camarades, Alfred Capus se trouva dans les bureaux du Clairon *à l'instant précis où l'article à faire sur Darwin embarrassait tous les collaborateurs.*

1. *Le Figaro*, article du 2 octobre 1901.

Le journal paraissait depuis quelques mois quand l'auteur de la Veine *y publia sa première « copie ». J. Cornély en était le rédacteur en chef; il avait groupé, pour rédiger* le Clairon, *de jeunes hommes qui ont acquis, depuis, une notoriété dans les genres les plus divers. Parmi eux il ne semble pas inutile de citer Mermeix, Simon Boubée, Jules Ranson, Gaston Jollivet qui racontait en petits vers rimés à la hâte les événements du jour, tandis qu'Henri Demesse préparait sa future fabrication de romans feuilletons populaires en signant des colonnes aussi sévères que celles qu'il consacrait à Félix Pyat déchu. A dater du 21 avril 1882, Capus fut ajouté à cette phalange disparate. Sous son pseudonyme de* Canalis, *il écrivit tantôt des* Petites notes, *tantôt des* Notes d'un passant (*ce sont de courtes critiques, parfois sévères, des phénomènes politiques du moment*), *tantôt des articles de tête, la plupart consacrés à des personnalités, et dont un,* M. de Champagny, *doit être mentionné dans cette biographie.*

L'année suivante (1883), Octave Mirbeau fondait les Grimaces, *une très curieuse revue hebdomadaire qui vécut six mois à peine (21 juillet 1883 — 12 janvier 1884). Paul Hervieu est chargé des « Notes ironiques » qu'il signe Liris, Grosclaude y disserte sur « les Nouvelles » ; la part d'Alfred Capus est la rédaction des « Grimaces politiques ». Il s'acquitte de sa tâche pour huit numéros (1). Sa chronique du 1er septembre, notamment, est un petit chef-d'œuvre d'ironie frondeuse, par endroits même sévère : il y rapporte*

1. Il a signé les *Grimaces politiques* des nos des 21, 28 juillet, 4, 11, 18, 25 août, 1er et 8 septembre 1883. A dater du 15 septembre ces chroniques sont signées Mac-Hiavel : ce n'est pas Alfred Capus.

d'une manière toute fantaisiste une discussion au Conseil des ministres. Enfin la dernière est inspirée par la mort du comte de Chambord. Alors, il passe au Gaulois. *Le voilà enfin journaliste. De tortueuse et entrecoupée qu'elle était, la ligne de son existence devient régulière. Mais ce résultat pratique n'est pas le seul qu'obtient Alfred Capus. Les bureaux du* Clairon *et des* Grimaces, *étaient situés boulevard des Capucines, de même que ceux du* Gaulois : *Capus fréquentait donc le boulevard. L'ancien élève de l'Ecole des Mines assistait à la réalisation de son rêve ; il avait ambitionné d'être un boulevardier : il le devenait peu à peu.*

Ses chroniques du Clairon *et des* Grimaces *présentent un véritable intérêt littéraire parce qu'elles révèlent un Alfred Capus absolument inédit et inconnu aujourd'hui, qu'on ne retrouve même plus à ses débuts au* Gaulois. *Certes, on peut déjà y savourer un esprit point banal, mais il y a de la rudesse dans cet esprit qui laisse loin le ton ironique et narquois auquel s'habituera bientôt le jeune écrivain ; malgré la spontanéité qu'on entrevoit dans le style, ses aperçus politiques n'en sont pas moins rigoureux pour les dirigeants qu'il voulait atteindre. En passant sous l'égide du coq gaulois, Capus s'est-il convaincu que les mouvements de révolte, de mécontentement, et la forme agressive de la langue sont plutôt la marque de la jeunesse ? A-t-il compris très vite que c'était faire œuvre inutile que réclamer de l'honnêteté, de la logique et du sérieux à des hommes publics ? Il ne se souvient probablement plus lui-même des raisons qui l'ont déterminé à changer le ton de ses chroniques. Alors, rapidement, l'ancien rédacteur au* Clairon *manifestera, à l'égard des sujets politiques, une inébranlable indifférence compliquée d'une certaine méfiance. Il se contentera désormais, comme on l'a*

dit justement de « blaguer les hommes et les choses ». Il blaguera tout, parce que rien n'a d'importance, mais le signataire des « Grimaces politiques » ne se contentait pas de cela.

Le Gaulois *ne donne pas encore la célébrité à Alfred Capus, ni même une grande notoriété auprès du public. Cependant le nombre de ses amis augmente, il se répand et se fait estimer dans la république des lettres comme dans le monde où l'on imprime. Et c'est ainsi, tout en continuant sa collaboration assidue au journal de M. Arthur Meyer, qu'il publie dans* l'Echo de Paris *naissant, sous le pseudonyme de Graindorge emprunté au type de Taine, une longue série d'articles rapides, de dialogues charmants de fantaisie et d'imprévu. Puis* l'Illustration *se l'attache, et* la Revue bleue *lui ouvre bi-mensuellement ses vastes colonnes. Capus est partout simultanément, de même que quelques années après, il sera joué sur toutes les scènes du boulevard. Alors, le nombre des nouvelles, des croquis dialogués que cet homme d'apparence nonchalant et flegmatique, accumule dans les quotidiens, les grands périodiques et les suppléments tels que celui du* Gaulois *ou* le Soleil du Dimanche, *devient très vite incalculable. Enfin, au lendemain de la représentation de* Brignol et sa fille *au Vaudeville (1894), Alfred Capus entre au* Figaro. *Cet événement est, on peut le dire, le couronnement de sa carrière de journaliste. Son talent fait de délicatesse souriante, d'élégance simple va se développer encore dans ce journal de l'élégance, dont la tenue libérale et distinguée convient merveilleusement à ses goûts particuliers, à la formule de son art. Dès lors il peut se considérer comme un boulevardier parfait, en quoi il a raison. Et son affection pour* le Figaro *croîtra de jour en jour ; il choisira un domicile aux alentours de la rue*

Drouot, d'abord rue de Maubeuge, puis rue des Martyrs, enfin rue de Châteaudun où il habite actuellement. Après le succès de la Veine, *s'il ne donne plus à ce quotidien que de rares articles, il continuera néanmoins à y passer presque tous les jours — quand il sera à Paris — pour se tenir au courant des informations et même des potins en circulation, car un auteur dramatique sait tout utiliser aussi bien qu'un journaliste. Des critiques ont rapproché Alfred Capus de Beaumarchais : le sentiment profond qu'il éprouve pour le quotidien portant le nom du barbier bien français de Caron, ne serait-il pas un argument ?*

Les « Au jour le jour » publiés pendant tant d'années par Capus dans le Figaro *lui ont valu une réputation universelle d'homme d'esprit ; son théâtre n'a fait qu'étendre et renforcer cette opinion qu'on avait de lui. Mais à écrire presque chaque jour de courtes conversations spirituelles, Capus devient l'un des meilleurs maîtres du dialogue ; il acquiert, dans ce genre, le naturel, la souplesse, la facilité, l'à-propos et la richesse d'expression qui ne tarderont pas à contribuer au succès de ses comédies. Car, s'il n'ajoute à son œuvre de romancier que* Années d'aventures, *il est à ses débuts de dramatiste et il a trente-six ans. Et sa production théâtrale va prendre une allure accélérée : en neuf saisons à peine, Alfred Capus fera représenter treize grandes pièces parmi lesquelles six se placeront dans la catégorie des meilleurs succès du théâtre contemporain.*

∴

Qui perd gagne (*1890*), Faux départ (*1891*), *et* Années d'aventures (*1895*), *ont un fond commun qui paraît malgré la diversité d'exécution apportée*

par l'auteur. Dans ces trois romans, Alfred Capus dépeint les difficultés que rencontre un jeune homme dont l'instruction et l'éducation sont moyennes, avant de « faire une fin » convenable dans la vie courante. Ses trois principaux héros se ressemblent étonnamment quant au moral, mais ils évoluent dans des sphères différentes — la publicité et le journalisme, l'art dramatique, le commerce et l'industrie — et leurs ambitions, quoique semblables, ne sont pas absolument identiques. Cependant leur origine est commune car tous les trois sont issus de la même famille : celle des bourgeois âgés de vingt-cinq ans environ, qui n'ont pu pénétrer dans la filière sociale vers laquelle on les poussait en se servant de l'Université. Le premier, Farjolle, « abandonna ses études de médecine après un examen malheureux (1) » ; le second, Edmond Desclos, dont la mère « voulut que ses enfants fussent élevés comme tout le monde, que les garçons fissent leurs études dans un lycée (2) », échoua trois fois au baccalauréat et dédaigna ensuite ce diplôme ; quant au troisième, André Imbert, il commençait son droit lorsque son père, obligé par la nécessité, lui fit ce déplorable aveu : « La vérité est, mon garçon, que pour continuer tes études, il faut que tu aies l'énergie de faire un travail lucratif en dehors ; car d'argent, je n'en ai plus (3). »

Ainsi, le degré de l'instruction de chacun d'eux est immédiatement indiqué. Définir dès le début de l'œuvre la situation respective et antérieure des personnages, c'est un procédé où Alfred Capus excelle et qu'il emploiera pour toutes ses comédies.

1. *Qui perd gagne.*
2. *Faux départ.*
3. *Années d'aventures.*

Quant à ses romans, le lecteur sait donc dès les premières pages qu'il a devant lui trois types différents de la classe des ratés de l'Université. L'école en déverse annuellement des milliers sur le pavé de Paris ; mais l'écrivain ne s'embarrasse pas à analyser les origines ni les causes du malaise résultant de la surproduction de ratés. A quoi cela servirait-il ? pourrait dire l'auteur de Qui perd gagne. *Et de pareilles recherches ne sont-elles pas hors du domaine du romancier ? Alfred Capus s'est limité à prendre ses personnages au moment où la réalité brutale s'apesantit sur eux, à l'instant où des événements désagréables les précipitent dans la vie qu'ils ignorent et pour laquelle ils ne sont pas préparés. Mais l'existence que leur réserve Capus est, en vérité, assez peu sévère et il serait à souhaiter que tous les Farjolles qui circulent partout ne fussent pas davantage maltraités par le sort et par les hommes.*

Alfred Capus suit consciencieusement ses trois héros à travers les petites difficultés et les déboires légers qu'ils rencontrent à Paris. Il dépeint avec une patiente simplicité — sans recherche d'effets et sans colère, — leurs occupations équivoques, le monde interlope où ils s'agitent, l'adresse qu'ils déploient à combiner leurs travaux incertains avec le jeu et la fête, car tous deviennent joueurs par nécessité plutôt que par goût ; et il se trouve parmi ces descriptions, des tableaux réalistes d'une véritable originalité. Enfin, après quelque désastre complet, un hasard intervient en leur faveur — le hasard est toujours le directeur suprême de ces sortes d'existences. La fortune vient tout de même à eux sous une forme dont la moralité est parfois discutable, mais que leur importe ! Ils pourront vivre comme le commun des hommes, paisiblement, assagis, pas trop loin de ce Paris qu'ils détestent

parce qu'ils y ont laissé toutes leurs illusions.

En somme, dans son œuvre de romancier, Alfred Capus s'est appliqué à présenter une espèce particulière de bohèmes, les bohèmes en redingote ou en habit, rêvant de fortune et de plaisir au lieu de gloire et d'art. Ces bohèmes-là, aussi bien que ceux décrits précédemment par Henry Murger, supportent gaiement leurs misères et l'adversité ; ils ont beaucoup d'esprit de même qu'une confiance en eux aussi inébranlable qu'immodérée. Seul le décor dans lequel se meuvent ces êtres est changé. Ce ne sont plus les alentours du Luxembourg ou des quais vers 1860, ce sont les boulevards vers 1885.

Si, maintenant, on essaye de dégager la physionomie particulière de chacun des héros des trois romans de Capus, on remarque d'abord qu'il y a entre Farjolle, de Qui perd gagne, *et Bel Ami, de Guy de Maupassant une remarquable analogie ; mais ce n'est qu'une analogie car les caractères de ces deux hommes sont différents. Ils se comportent à peu près de même dans des circonstances semblables. Toutefois, l'un subit les événements, tandis que l'autre les provoque afin d'en bénéficier ensuite ; celui-ci a le tempérament d'une brute encanaillée, celui-là est un délicat timide. Enfin Farjolle est immoral par nécessité et insouciance quand Bel Ami l'est par volonté. Mais tous les deux parviennent au même résultat qui est la fortune acquise grâce à de sérieux accrocs à la morale ancestrale de la bourgeoisie dont ils sont extraits. Farjolle en jouira sans bruit, avec regret peut-être, dans quelque coin solitaire de la banlieue parisienne ; Bel Ami, au contraire, y trouvera un élément nouveau de force et d'orgueil. Quand l'un aura assez lutté, l'autre cherchera encore le combat.*

Ce que Farjolle est dans la publicité, Edmond

Desclos (Faux départ) *l'est dans l'art dramatique. Le bachelier raté devient comédien, mais il ne sera qu'un « cabot » médiocre ; par compensation à son art restreint, ses mésaventures ne se comptent pas. Après des péripéties variées, souvent comiques, Edmond obtient la tranquillité qu'il désire enfin, en se faisant héberger par sa sœur et son beau-frère Rongier. Quant à André Imbert, il demeure le type le plus achevé, et le plus vrai à cause de sa généralité, qu'ait composé Alfred Capus romancier. En lisant* Années d'aventures, *on voit se dérouler la vie de misère, de souffrances périodiques des employés de commerce ou d'industrie, assez tardivement introduits dans des professions pour lesquelles ils sont inaptes, qui sont mariés et à qui surviennent des enfants. Quoique la bonne humeur d'André ne faiblisse jamais, le livre est triste, douloureux, par endroits même angoissant, parce que ce Imbert, synthétise une collectivité d'humains malheureux et fiers dans leur pauvreté. On peut donc dire, après M. Jules Lemaître, que Capus est avant tout un écrivain réaliste, mais son réalisme à lui n'est pas un procédé littéraire discutable, il est simplement objectif. Et ce réalisme-là est peut-être plus apparent dans les nouvelles et les dialogues que l'auteur a réunis en volume sous le titre commun de* Monsieur veut rire (*1894*).

⁂

Aucun de ces trois romans n'a été l'origine d'un enthousiasme dans le public ; seuls, quelques lettrés les remarquèrent dans le flux toujours envahissant des publications. Ce n'était pas suffisant.

Alors Alfred Capus songe un instant à extraire une grande comédie de Qui perd gagne ; *c'est ainsi qu'il devient auteur dramatique comme il l'a*

dit lui-même : « Il y a quelques années, j'avais publié un roman : Qui perd gagne. *Naturellement, j'ai eu l'idée d'en tirer une pièce. Je me suis vite aperçu que c'était absolument impossible. Et c'est en étudiant les difficultés de près que j'ai constaté mes premières dispositions à l'art dramatique (1). » En effet, l'entreprise, outre les sérieux inconvénients qu'il y a toujours à tirer une pièce d'un roman, n'était pas chose facile. Dans* Qui perd gagne, *si divers d'impressions, si plein de situations variées, il n'y a pas une comédie, il y en a dix en substance, dont les scènes sont prêtes. Et Capus puise dans cette mine fertile qui est d'autant mieux la sienne qu'on y a moins fait attention. Il emprunte à son vaste roman des situations, des lambeaux de dialogues, des personnages et surtout des caractères ; avec tout cela, rajeuni, polissé et bien vivant, il se composera un ravissant répertoire qui ira de* Brignol et sa fille *jusques et y compris* la Veine. *D'un épisode il tire d'abord* Brignol et sa fille, *sa première comédie importante — car il était déjà l'auteur du* Mari malgré lui *— jouée au Vaudeville (23 novembre 1894). Le nom de Farjolle est transformé en celui de Brignol ; le héros de* Qui perd gagne *est un peu vieilli, et il a une grande fille de manière à amener le dénouement qui est une transposition de celui du roman.*

Le type de Brignol était nouveau au théâtre, mais c'était aussi un personnage dangereux : c'est un escroc sympathique à cause de son inconscience, un escroc sans le savoir, peut-on conclure malgré que Brignol soit avocat. La critique accueillit avec quelque bienveillance cette œuvre très

1. Enquête sur le *Métier dramatique*, *Revue bleue*, 15 août 1902.

curieuse d'un débutant que l'on savait déjà homme de grand esprit. Capus a conservé de cette année 1894 comme il l'a écrit quelque part, « un souvenir doux et triste » : sa première comédie enfin jouée, représentée vers l'époque de la condamnation du capitaine Dreyfus, n'ayant que huit représentations, n'est-ce pas un événement doux et triste? Puis, dans cette même année le futur auteur des Deux Écoles *faillit succomber à une fièvre typhoïde, et il entra au* Figaro. *Voilà plus de faits qu'il n'en faut pour garder un souvenir.*

Après cet essai, pendant une année — marquée seulement par la publication de Années d'aventures, — *Alfred Capus est éloigné de la scène. Il est un nouveau venu au théâtre, et les directeurs mettent à ce moment-là peu d'empressement à le jouer. Enfin, sur un théâtre voisin du Vaudeville, aux Nouveautés, il fait représenter* Innocent ! *comédie écrite en collaboration avec son ami Alphonse Allais (1896). Le succès de cette pièce n'est pas encore considérable, mais il est cependant plus franc que celui réservé précédemment à* Brignol et sa fille. *Puis une nouvelle attente est infligée au collaborateur du* Figaro. *Ce n'est qu'après la représentation de* Tom *(1897), petite pièce en un acte tirée d'une de ses nouvelles, qu'Alfred Capus prend enfin vraiment son essor ; sa production dramatique représente bien vite dès lors un labeur considérable, oscillant entre le Gymnase et les Nouveautés. L'auteur de* Qui perd gagne *s'impose davantage ; il prouve la variété de son talent, la souplesse de ses moyens, en écrivant coup sur coup des pièces d'esprit badin comme* Petites folles *(1897) et des comédies larges et fortes comme* Rosine *(1897), à propos de laquelle Gustave Geffroy affirmait que cette comédie « donnée en fin de saison au Gymnase, est une*

précise étude de mœurs provinciales, écrite avec des préoccupations d'idées générales. C'est une œuvre, en ce sens, vraie, raisonnée, complète. Elle présente un milieu humain et un auteur. Le milieu révèle le souci d'exactitude, le désir de circonscrire le champ d'expérience, de nous faire savoir, quand, et comment l'action s'engage, se développe, aboutit (1). » Malgré que la carrière de Rosine *fut courte, l'œuvre n'en était pas moins du meilleur augure pour l'avenir de Capus ; elle montrait toutes ses qualités : la simplicité de l'intrigue, un dialogue sobre, naturel, débarrassé de toute rhétorique ennuyeuse et vide, voilà ce qu'on pouvait déjà y reconnaître. Le succès était proche. Après* Mariage bourgeois *(1898, Gymnase) il apparaît avec* Les maris de Léontine *(1900) qui égaient follement les soirs des Nouveautés pendant l'Exposition universelle. Enfin la* Bourse ou la Vie *(Gymnase, 1900) vient à peine de quitter l'affiche que c'est le triomphe de* la Veine *(1901). Alfred Capus voit enfin groupés pour produire son œuvre les merveilleux artistes que sont Lucien Guitry et Mme Jeanne Granier, dont le talent est en absolue concordance avec le sien. Elle sonne enfin pour lui, cette heure que Julien Bréard définit d'une façon si joliment humaine : « Je ne suis pas superstitieux... Je crois que tout homme un peu bien doué, pas trop sot, pas trop timide, a dans la vie son heure de veine, un moment où les autres hommes semblent travailler pour lui, où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille. Cette heure-là, ma petite Charlotte, c'est triste à dire, mais ce n'est ni le travail, ni le courage, ni la patience qui nous la donnent. Elle sonne à une horloge qu'on ne voit pas, et tant qu'elle n'a pas*

1. *Revue Encyclopédique*, 3 juillet 1897.

sonné pour nous, nous avons beau déployer tous les talents et toutes les vertus, il n'y a rien à faire, nous sommes des fétus de paille (1). » Et l'on connaît le sort de cette comédie que l'incendie du Théâtre-Français fit tomber un instant entre les mains de M. Porel qui la refusa.

Alors un directeur qui avait accueilli Capus avec bienveillance lors de ses débuts d'auteur dramatique, monte la Petite Fonctionnaire, *et, trois semaines après* la Veine, *la critique annonce un nouveau et chaleureux succès. En ne tenant pas compte de la différence d'exécution, on peut regarder cette comédie jouée aux Nouveautés, comme un pendant à* Rosine.

La Veine *et* la Petite Fonctionnaire *mettent Alfred Capus à la tête des dramatistes d'aujourd'hui. Ce n'est, certes, pas chose facile que conserver un rang pareil, et cependant il s'y maintient sans défaillance, avec une sûreté qui serait, au besoin, la meilleure preuve de son talent. Le succès le suit docilement des Variétés à la Renaissance, des* Deux écoles *(1902) à* la Châtelaine *(1902). A peine est-il suspendu légèrement par* le Beau jeune homme *(Variétés, 1903), qu'il se transforme en triomphe devant* l'Adversaire *écrit en collaboration avec M. Emmanuel Arène. D'ailleurs que ne devait-il pas résulter de la rencontre de l'esprit d'un Capus avec l'esprit d'un Emmanuel Arène ? On était certain d'avance d'assister à une comédie dont l'allure et le dialogue ne seraient pas un instant languissants ; on pouvait compter sur une œuvre, une vraie. Ils ont donné mieux encore.* L'Adversaire *est une pièce profondément, tristement humaine ; et c'est en quelque sorte une éloquente réponse au trop fameux « Tue-la » de Dumas fils. Après l'en-*

1. *La Veine*, Acte I, Scène 6.

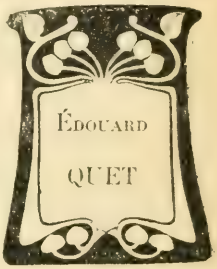
couragement au carnage apporté par l'auteur de la Femme de Claude, *Capus et Arène proposent au mari trompé non pas un pardon impossible ou ridicule, mais le respect de la femme adultère comme individualité humaine. Leur comédie est donc, en outre de ce qu'elle est déjà, une œuvre généreuse et bonne.*

Alfred Capus recherche volontairement de moins en moins la nouveauté des sujets de comédie. Il sait que d'après la vieille sagesse, « tous les sujets sont bons, pourvu qu'ils soient bien traités », et il concentre toute son attention à établir un scénario, à faire concorder le mouvement de la phrase avec le mouvement de la scène. Il arrive ainsi à donner une véritable originalité d'ensemble à ses pièces. D'ailleurs, quand il se met à écrire, l'œuvre est déjà entièrement bâtie, les scènes sont bien en place et les parties essentielles du dialogue sont trouvées. Enfin il connaît tout l'effet qu'on peut tirer du rapprochement ou de l'opposition de certains mots, de certaines expressions ; aussi son théâtre est-il une fourmilière de formules expressives et sobres, d'expressions lapidaires qui se fixent pour toujours dans les mémoires. Et pour envelopper tout cela son esprit amusé, parfois paradoxal, sourit comme l'homme lui-même d'un sourire à la fois indulgent et ironique.

∴

Il est curieux de constater que ce dramatiste distingué n'a encore jamais été joué par les Comédiens de la République. Son œuvre prochaine, Notre Jeunesse, *lui servira de début au Théâtre Français. Ce sera sans doute une affirmation nouvelle d'un beau talent dont on a pu voir la mesure partout ailleurs que chez les Français. C'est en effet un*

phénomène rare dans les annales du théâtre de voir débuter à la Comédie-Française un écrivain qui est, depuis deux ans, Président de la Société des auteurs dramatiques, qui est officier de la Légion d'honneur, et qui est allé, au nom de tous les écrivains français, en Russie (mai 1903) pour obtenir, en conformité du droit des gens, un traitement meilleur à l'égard de notre littérature nationale. Et qui sait si, pour achever une ironie digne de ce maître ironiste, l'Académie française ne lui réservera pas un fauteuil avant la représentation de Notre Jeunesse.



Sc

Marcel. Marianne

Marianne

Qu'as tu décidé?

Marcel

Voici, Marianne. Et je t'ai décidé sans colère contre toi sans en bien
convenir. Tout à l'heure je t'ai injurié, j'ai failli te frapper.
Maintenant je sais la situation avec autant de sang-froid
que je peux.

Marianne

~~Je sais que~~ Oh! tu es très bon

Marcel.

Je ne suis pas un monstre et j'aurais honte de me venger de toi malgré
le mal que tu m'as fait.

Marianne.

Je souffre cruellement aussi, je te le jure

Marcel.

En effet, tu n'as pas [illegible] tout à coup une femme sans conscience.
Aussi, je vais la chose de te faire payer ta faute le moins cher que je
pourrai. Je ne veux pas t'exposer à la calomnie, aux médisances,
à la perfidie de tout le monde qui ne demande qu'à se ruer sur
toi. J'ai entendu quelques mots par hasard tout à l'heure, la ma-
suffit. Si je me battais demain, tu serais déchirée

Marianne (avec un éclat de joie)

Tu ne te battras plus!

Marcel

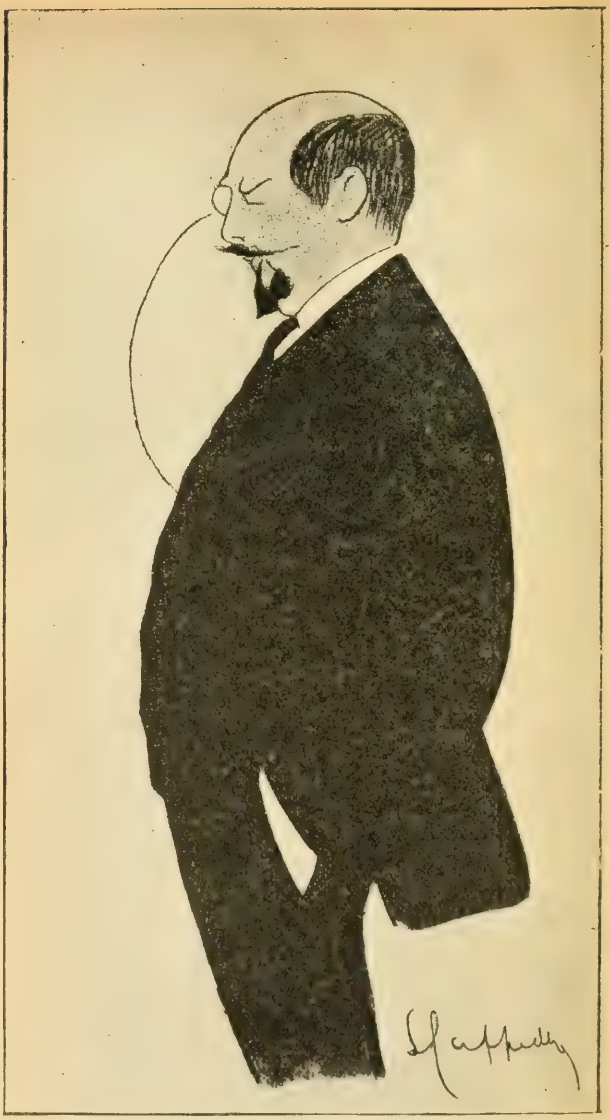
Cela est un côté de la question ni me regarde seul. Nous parlons par
toi, voici ce qu'il faut faire. Tu partiras demain avec ta mère, sous
[illegible] de santé. Justement elle te trouve un peu pâle, tu [illegible]
[illegible] Et quand vous serez seules toutes les deux, tu lui diras que
nous nous séparons. Inutile bien entendu, de lui avouer le vrai
raison ~~[illegible]~~ Donne moi tous les torts, invente ceux que
tu voudras. Oh ça m'est égal! Le divorce sera ~~[illegible]~~ prononcé
en ta faveur, c'est facile à arranger. A ce moment là, le monde, notre
monde à nous s'empare déjà d'autres aventures et d'autre scandale
Et tu redeviendras libre d'une façon élégante et convenable

Marianne (après un temps)

Oui ce que tu as décidé est irrévocable [illegible] Et cependant tu sais et, malgré
ma faute, à cette minute tu n'en doutes pas non ~~[illegible]~~

Autographe d'Alfred Capus.

(*Fac-simile d'une page de manuscrit*).



Alfred Capus par Cappiello (*Le Theatre*, avril 1903).

OPINIONS ET DOCUMENTS

De M. Émile de Saint-Auban :

On dit trop aisément d'un homme : il est spirituel — comme d'une femme : elle est jolie. Le terme anémié perd sa force. Il faut la lui rendre pour l'appliquer avec justesse à M. Alfred Capus. Il a vraiment de l'esprit, lui, unesprit suggestif qui, en chatouillant, philosophe. Il n'est pas de ces lettrés qui croient la méchanceté drôle ; la légèreté de sa verve n'effleure que les épidermes et leur donne, en les griffant, la sensation d'une caresse. Les choses ont des larmes : M. Capus ne l'oublie pas ; mais il a le secret de la métamorphose qui des larmes fait un sourire ; il égaie ce qu'il observe et, de chaque mélancolie, son analyse émoustillée fait une aimable drôlerie. *Rosine*, *Les Petites Folles*, *Mariage bourgeois*, *la Bourse ou la Vie*, affirment la nature gracieusement audacieuse, le parler vif, la vue claire, l'irrespect distingué, la délicate rosserie, l'ironie généreuse de ce boulevardier pensant.

Le stimulant qui pique sa fantaisie est la haine bienveillante, l'animosité sans fiel de ce qu'on nomme : la vie régulière. Cette régularité tissée par les codes, les usages, les préjugés, semble à notre écrivain la pire des constitutions, et l'ordre bourgeois lui apparaît comme le plus périlleux des désordres. Pour le consoler des impudeurs officielles, des légalités ennuyeuses, des malpropretés consacrées, il lui faut un bon petit concubinage

béni par un brave homme de papa qui s'assied carrément sur les mœurs et les convenances, — ou la généreuse improbité, l'incorrection savoureuse d'un honnête filou qui, s'il dupe les actionnaires, ne trompe pas les jeunes filles, — ou bien encore une vertueuse cocotte, comme Mlle Pervenche, qui a des amants, mais cherche un mari, très supérieure, en somme, aux femmes qui ont un mari, mais cherchent des amants.

M. Capus est un intelligent qui connaît la minute où il parle, lui prend ce qu'elle peut donner et lui rend ce qu'elle mérite. Au métier, finement exercé, de journaliste, il a gagné le sens roublard de l'actualité, l'art rusé de l'à-propos ; il sait que tout est bien, qui vient à point.

L'Idée Sociale au théâtre, III. Le sourire de l'Anarchie, p. 197.

De M. Jules Lemaître :

M. Alfred Capus est un écrivain d'une originalité paisible et sûre. D'un seul mot, c'est un « réaliste », un vrai, et cela est devenu très rare. Car son réalisme, à lui, ne se complique ni de naturalisme, ni de pessimisme, ni d' « écriture artiste », ni de parisianisme fait exprès, ni de psychologomanie, ni du désir de frapper fort et de nous étonner, ni d'aucune prétention à quoi que ce soit. Il voit clair et dit clairement ce qu'il a vu, c'est tout ; naturellement « conteur », tranquille, exact, ironique à peine. J'ai dit une fois que, par sa tranquillité et sa lucidité, il me rappelait Alain Lesage, et je ne m'en dédis point.

Ce nom vient d'autant mieux ici que plusieurs des histoires contées par M. Capus ressemblent assez à des variations d'aujourd'hui sur le vieux thème fondamental de *Gil Blas*. Je n'affirme pas,

n'en sachant rien, que *Gil Blas* et le roman de Flaubert : *l'Education sentimentale*, soient ses bibles : mais ils devraient l'être, et on jurerait qu'ils le sont. Avant *Rosine*, M. Capus avait donné trois romans : *Qui perd gagne* (presque un chef d'œuvre), *Faux départ* et *Années d'aventures*, et une comédie : *Brignol et sa fille*. Ce ne sont pas, Dieu merci, des études de mœurs mondaines. (Un de ses sujets préférés, c'est la chasse à l'argent, mais considérée surtout chez ceux qui n'en ont pas ; c'est, très simplement, le mal qu'on a à gagner sa pauvre vie ; c'est la difficulté des débuts pour beaucoup de jeunes gens dans une société tout « industrialisée » et où la concurrence vitale devient de jour en jour plus dure.) M. Capus connaît très bien le monde des bizarres professions parasites créées par ces nouvelles conditions sociales, le monde des coulissiers, des hommes d'affaires, des agents de publicité... Et il ne connaît pas moins bien la vie de la petite bourgeoisie, parisienne et provinciale. Il possède, au plus haut point, le don de nous intéresser à d'humbles existences, humblement tourmentées ; cela, sans nulle sensiblerie, même sans aucune sensibilité avouée, et aussi sans « effet » de style, et enfin sans combinaison artificielle d'événements, rien que par la minutieuse, lucide et imperturbable accumulation de très humbles détails familiers. Son roman : *Années d'aventures*, est, à cet égard, un livre surprenant. Oui, plus j'y songe, plus je me figure que son originalité est d'être un réaliste à la manière classique ; réaliste sans épithète ; ni russe, ni évangélique, ni amer, ni moral, ni même immoral. Mais, justement parce qu'il voit très bien la réalité et qu'il va presque toujours, de lui-même, à la réalité *moyenne* (la réalité moyenne, ce n'est pas brillant, non, mais c'est infini), l'œuvre de M. Capus me paraît beaucoup plus large-

ment significative que quantité de parisienneries et de psychologies en renom.

Revue des Deux-Mondes, 1er juillet 1897.

De M. André Rivoire :

Le triomphe éclatant de *la Veine* ne surprit personne : le public un peu renseigné savait depuis longtemps que M. Alfred Capus était l'homme le plus spirituel du monde, avec MM. Maurice Donnay, Tristan Bernard et quelques autres. On citait de lui des mots délicieux. Pendant des années, il avait signé, presque chaque jour, dans *le Figaro*, de menus dialogues, toujours charmants de fantaisie précise et de verve frondeuse, où étaient mis en scène et « blagués » plaisamment les hommes et les choses, au hasard de l'actualité. Romancier et conteur, il avait publié trois romans : *Qui perd gagne*, *Faux Départ*, *Années d'aventures*, et un autre volume, *Monsieur veut rire*. Au théâtre, ses pièces avaient été remarquées. La liste en était déjà longue, depuis *Brignol et sa fille*, qui fut son début véritable, sinon son premier essai dramatique. On avait applaudi, tour à tour, *Innocent* et *Petites Folles* aux Nouveautés, *Mariage bourgeois* et *Rosine* au Gymnase, puis, plus récemment, *les Maris de Léontine* et *la Bourse ou la Vie*, et, entre temps, de petites saynètes comme *Mon Tailleur* et *Tom*. Toutes ces pièces étaient intéressantes, d'observation fine et toujours directe, le dialogue alerte et amusant. Elles avaient enchanté les critiques et les délicats : la foule y venait peu à peu. A chaque pièce nouvelle, le succès était plus franc et durait plus : un triomphe prochain était probable ; les amis de M. Alfred Capus affirmaient que ce triomphe était sûr.

Et ce fut *la Veine*, puis, quinze jours après, *la*

Petite Fonctionnaire ; puis, la saison dernière, *les Deux Écoles* ; hier, *la Châtelaine*.

M. Alfred Capus a conquis désormais, au théâtre, une situation exceptionnelle, qui rappelle beaucoup celle de Meilhac et Halévy. La réussite de ses pièces semble assurée d'avance : personne n'en doute ; les directeurs l'escomptent ; tout le monde se sent en confiance, à commencer par l'auteur lui-même. Maintenant que l'attention et la curiosité du public sont éveillées, il semble qu'il n'y ait aucune raison pour qu'elles soient jamais déçues. Le public

Alfred Capus par Sem (Art du théâtre, novembre 1902).

connait M. Alfred Capus ; surtout, M. Alfred Capus connait le public : il est homme à savoir donner aux gens ce qu'ils viennent chercher au théâtre. Avec ses qualités brillantes et prime-sautières,

aucun talent n'est plus réfléchi, plus méthodique, ni plus conscient que le sien. Son œuvre est toujours de plus en plus charmante : elle s'est faite de plus en plus accessible à tous. Il faut suivre l'auteur, pas à pas, pour bien voir avec quelle sûreté il s'est acheminé jusqu'à cette maîtrise de lui-même et du théâtre où il est aujourd'hui parvenu...

La Revue de Paris, 15 novembre 1902.

De M. Jean Carrère :

Voici qui, au premier abord, va paraître sans doute un paradoxe. Mais je donne ma parole que je ne me suis jamais exprimé avec plus de sincérité. Au surplus, j'espère bien, avant la fin de cet article, faire partager mon sentiment par tous mes lecteurs. Je considère la dernière œuvre de M. Alfred Capus, *la Châtelaine*, comme une comédie idéaliste, et l'influence réconfortante qui rayonne à chaque scène provient du même foyer vivifiant et solaire que celui où s'alimentent et se réchauffent toutes les productions populaires de l'esprit humain, épopées ou drames, comédies ou romans, dans lesquels un héros sympathique et intrépide conduit à son gré les événements de la vie, par le prestige de sa volonté et la magie de sa séduction lumineuse.

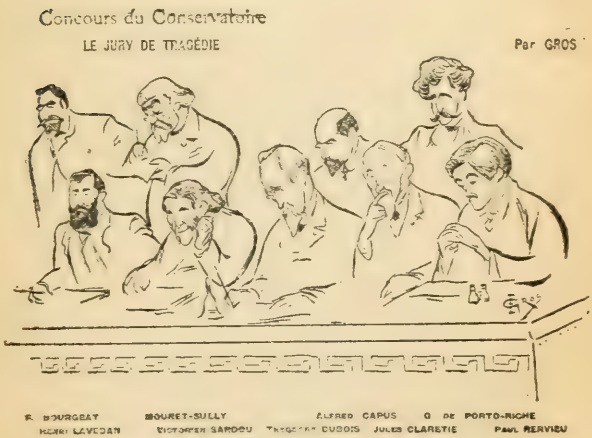
La Châtelaine appartient donc, par une filiation lointaine, à cette nombreuse et brillante famille, très variée, mais pourtant très homogène où l'on compte déjà comme membres les plus célèbres : *l'Odyssée* et *les Trois Mousquetaires*, les comédies de l'école espagnole et nos romans de chevalerie, *les Mille Nuits et une nuit* et *l'Ettore Fieramosca*, les contes de fées et les récits de Fenimore Cooper. Bref, *la Châtelaine* de M. Capus, si étrange que paraisse le mot, est une œuvre *héroïque*.

J'entends protester ceux qui ont pris coutume

d'étiqueter les gens sur une formule convenue et qui, pour la commodité de leur esprit, ne veulent en changer jamais. Capus, auteur d'œuvres héroïques? Capus, si parisien, si moderne, si boulevardier, si... ? Parfaitement, mes excellents snobs, il est tout ce que vous dites, et héroïque tout de même dans sa dernière production.

Peut-être bien l'auteur, un peu stupéfait, sera-t-il le premier à sourire derrière son monocle ! Et pourtant, qui sait? Il arrive parfois aux poètes de deviner eux-mêmes tout ce qu'ils mettent dans leurs œuvres; et M. Capus en est bien capable !

Mais qu'il l'ait voulu ou non, qu'il ait évolué avec préméditation ou agi par un instinct plus fort que lui-même, il n'en reste pas moins qu'il a renoué dans *la Châtelaine* la tradition impérissable des œuvres nettement idéalistes où le désordre, le mal et la perfidie sont dominés et rachetés par la



Dessin de Gros (*Figaro*).

volonté rayonnante d'un être supérieur ; et par conséquent il a créé un héros...

Revue hebdomadaire, 15 novembre 1902.

De M. J. Ernest-Charles :

La gloire d'Alfred Capus est, elle sera plus éclatante qu'elle ne fut bruyante, je l'ai dit ; cela, d'ailleurs, est rare autant que distingué. Et il faut que nous nous en réjouissions. Nous autres journalistes surtout, nous devons particulièrement être enclins à nous en réjouir. Et si nous ne nous réjouissons pas du triomphe de Capus par plaisir et par sympathie, que ce soit du moins par intérêt. Alfred Capus, en effet, fut journaliste, et il est devenu écrivain Aventure merveilleuse, et dont la postérité, je le pressens, demeurera toute surprise. Elle sera presque incrédule, la postérité, si nous n'y prenons garde. Notre devoir est de prendre garde. Il est profitable, il est nécessaire que les journalistes montrent bien tous les liens qui les rattachent au monde de la littérature ainsi qu'à la vie littéraire. De cette façon, on tardera davantage à se rendre compte de la révolution déplorable dont la presse contemporaine est victime. On apercevra moins qu'elle est envahie de plus en plus par des agents d'affaires ou par des auxiliaires discrets et assez bien rétribués de tous les pouvoirs. Et on pourra penser encore que ceux « qui écrivent dans les journaux » sont de braves gens, soucieux, avant tout, d'exprimer en langue française des idées françaises, pour les répandre parmi le peuple. Hélas ! depuis Darwin, Spencer et Auguste Comte, tout évolue. Les bons journalistes dès maintenant deviennent célèbres dans l'administration, la politique, la police, la magistrature ou la diplomatie. Naguère, ils devenaient illustres dans les lettres.

Alfred Capus nous rappelle des temps qui ne sont plus, ou bien prolonge une époque qui disparaît. Remercions-le au nom d'une corporation qui a bien de la peine à se reconnaître tant elle est différente d'elle-même. En cet auteur dramatique charmant, glorifions avec insistance le membre actif de l'Association des Journalistes parisiens.

La République, 16 avril 1901.

Alfred Capus à la campagne :

Je viens de passer quelques jours chez Alfred Capus, à Vernou-sur-Brenne. L'auteur de *la Châtelaine* n'est pas encore un châtelain et, très modestement, il a laissé acquérir par d'autres les châteaux d'Amboise et de Chenonceaux. Mais il n'en a pas moins, au bon soleil de la Touraine, une très jolie maison qu'il acheta toute petite et qui, déjà, s'est fort agrandie et embellie. De beaux arbres l'abritent et l'ombragent et, d'année en année, elle voit s'étendre et s'allonger devant elle les vignes et les prés, les bonnes terres tourangelles où poussent drus et serrés les blés, les seigles, les luzernes et où viennent les jolis ceps tout chargés de grappes blanches, promettant déjà à la table de famille l'abondante récolte, l'ample provision de bon vin de Vouvray, clair et joyeux.

C'est devant ce décor de la nature qu'Alfred Capus fait du théâtre. Et beaucoup plus que toutes les psychologies, et toutes les philosophies, ce simple spectacle explique les succès toujours croissants, l'œuvre toujours souriante et heureuse de l'auteur de *la Veine* et de *la Petite Fonctionnaire*. La veine, elle semble se manifester à chaque pas, venir en quelque sorte au-devant de vous dans ce délicieux pays de Touraine où tout le monde est content de son sort et où chacun prend la vie par

son bon côté. Capus, pour mieux m'arracher de Paris, m'avait promis qu'il ferait là-bas un temps merveilleux. Il a plu pendant deux jours, et je n'ai pas manqué de lui en faire la remarque. Mais il m'a doucement répondu que si c'était désagréable pour moi, c'était excellent pour l'agriculture, et qu'il valait donc mieux que les choses fussent ainsi.

. . . . . .

Ses meilleures œuvres ont été conçues et mûries

Alfred Capus par Hermann-Paul (*Écho de Paris*, 26 fév. 1903)

en ce coin de Touraine d'une douceur et d'une amabilité si propices. On n'y est dérangé par aucun bruit parisien, et les tramways, les bicyclettes et les automobiles n'ont pas encore envahi ces routes adorables. Le chemin de fer lui-même ne passe qu'avec discrétion, n'osant sans doute pas siffler devant un auteur aussi applaudi. Les voisins sont courtois et peu encombrants. Chacun jouit pour soi-même de la campagne...

Capus, après avoir rempli dans la matinée ses devoirs d'agriculteur, consacre ses après-midi à la pièce qui servira de réouverture au théâtre de la Renaissance Lui qui est d'ordinaire si discret sur ses œuvres nouvelles a bien voulu faire exception pour celle-là, et il m'en a lu quelques scènes. Je les ai trouvées délicieuses.

Mais je n'en ai pas été autrement surpris, d'abord parce que, comme tout le monde, je savais par cœur le répertoire déjà célèbre de Capus. Et puis, parce que, maintenant, je connaissais le lieu et les conditions où il a été écrit Ce doit être une sensation charmante de produire dans ce recueillement et ce mystère des choses faites pour la lumière et pour le bruit, et de créer des œuvres retentissantes au milieu des gens qui les ignorent, et qui vous ignorent vous-même.

Le Figaro, 29 juillet 1903. [De M. Emmanuel Arène (Le Passant)].

BIBLIOGRAPHIE

EDITIONS

Les honnêtes gens, nouvelles en collaboration avec L. Vonoven, in-18, A. Ghio, Paris, 1878. — **Qui perd gagne**, roman, in-18, Ollendorff, Paris 1890 ; réédité avec couverture et illustrations de R. Lelong, in-16, même librairie, 1900. — **Faux départ**, roman, in-18, Ollendorff, Paris 1891 ; réédité avec couverture et illustrations de Cappiello, in-16, éditions de *la Revue Blanche*, 1902. — **Monsieur veut rire**, nouvelles, in-18, Ollendorff, Paris, 1893. — **Années d'aventures**, roman, in-18, Ollendorff, 1895 ; réédité avec couverture et illustrations de Hermann-Paul, in-16, E. Fasquelle, Paris, 1903. — **Brignol et sa fille**, comédie 3 actes, in-18, Ollendorff, Paris, 1895. — **Rosine**, comédie 4 actes, in-18, Ollendorff, Paris, 1897. **Petites folles**, comédie 3 actes in-18, Ollendorff, Paris, 1898. — **Mon Tailleur**, comédie 1 acte, « Les pièces à succès, n° 5 » in-8, Flammarion, Paris, 1899. — **La Bourse ou la Vie**, comédie, 4 actes, 5 tableaux, supplément à *l'Illustration*, 15 décembre 1900 ; édité avec couverture illustrée de Cappiello, in-18, éditions de *la Revue Blanche*, Paris, 1901. — **La Veine**, comédie 4 actes, couverture de Cappiello, in-18, éditions de *la Revue Blanche*, Paris, 1902. — **Les maris de Léontine**, comédie 3 actes, couverture de Sem, in-18, E. Fasquelle, Paris, 1903. — **Les Deux Ecoles**, comédie 4 actes, couverture de Cappiello, in-18, E. Fasquelle, Paris, 1903. — **L'Adversaire**, comédie 4 actes, en collaboration avec Emmanuel Arène, in-18, E. Fasquelle, Paris, 1904, supplément à l'*Illustration*, 16 janvier 1904. — Sous presse : **La Petite Fonctionnaire**, comédie 3 actes. — **La Châtelaine**, comédie 4 actes. — **Le Beau jeune homme**, comédie 5 actes, E. Fasquelle, éditeur, Paris.

La Châtelaine, roman tiré par Jacques des Gachons, de la comédie d'A. Capus, in-18, Juven, 1903.

PRÉFACE à **Nos artistes**, annuaire des théâtres et

concerts, 1901-1902, par Jules Martin. — A **Des Connus et des Inconnus** (album de 25 dessins), par Sacha Guitry, 1903.

COLLABORATIONS. — **Le Clairon** (1882-83) sous le pseudonyme de Canalis. — **Les Grimaces** (1883). — **Le Gaulois** (1883-94). — Scènes de *la Veine*, *Les Deux Ecoles*, *Le Beau jeune homme*, *l'Adversaire* (aux dates des premières). — **L'Echo de Paris** (1893-1894) sous le pseudonyme de Graindorge. — **La Revue Bleue** (1892-1894) tous les quinze jours. — **L'Illustration** (1889-1893). — **Le Gaulois du dimanche.** — **Le Soleil du dimanche.** — **Le Figaro** (1894-1904) et scènes de comédies.

ŒUVRES REPRÉSENTÉES

Le mari malgré lui, comédie 1 acte, en collaboration avec L. Vonoven, matinées Talien (Théâtre Cluny), 20 avril 1879, 18 représentations. — **Brignol et sa fille**, comédie 3 actes, Vaudeville, 23 novembre 1894, 8 représentations ; Mmes M. Samary, Lecomte : Mme Brignol, Cécile ; MM. Dieudonné, Lérand : Cte Brunet, Brignol : — reprise à l'Odéon, 22 octobre 1901, 50 représentations ; Mlle Piérat, M. Coste : Cécile, Brunet. — **Innocent !** comédie 3 actes, en collaboration avec Alphonse Allais, Nouveautés, 7 février 1896, 29 représentations. — **Tom**, comédie 1 acte, Nouveautés, 16 février 1897, 124 représentations. — **Rosine**, comédie 4 actes, Gymnase, 2 juin 1897, 17 représentations ; Mmes Grassot Valdey : Lucie Butaud, Rose ; MM. Boisselot, Maury : Desclos, Georges ; reprise en 1898, 7 représentations. — **Petites folles**, comédie 3 actes, Nouveautés, 13 octobre 1897, 75 représentations ; Mme M. Lender : Lucienne ; MM. Germain, Tarride : Bridel, Denoizeau. — **Mariage bourgeois**, comédie 4 actes, Gymnase, 5 mars 1898, 26 représentations. — **Mon Tailleur**, comédie 1 acte, *Figaro*, 15 mai 1898, Mme J. Granier : Marguerite ; M. Frédal, Pierre ; reprise Odéon 27 mai 1898, matinée au profit de l'Association des Journalistes. — **Les Maris de Léontine**, comédie 3 actes, Nouveautés, 14 février 1900, 159 représentations ; reprise même théâtre, 20 mars 1903, 63 représentations ; Mme Cassive : Léontine, MM. Germain, Torin : A. Dubois, le baron. — **La Bourse ou la Vie**, comédie 4 actes, 5 tableaux, Gymnase, 4 décembre 1900, 83 représentations ; Mmes J. Rolly, Ryter : H. Herbaut, Pervenche ;

MM. Galipaux, Gémier : Brassac, Le Houssel. — **La Veine**, comédie 4 actes, Variétés, 2 avril 1901, 161 représentations ; Mmes J. Granier, M. Lender, E. Lavallière: Charlotte Lanier, Simone Baudrin, Joséphine ; MM. Guitry, Brasseur, Guy : Julien Bréard Edmond Tourneur, Chantreau. — **La Petite fonctionnaire**, comédie 3 actes, Nouveautés, 21 avril 1901, 216 représentations ; Mmes Thomassin, R. Maurel : Suzanne, Mme Lebardin ; M. Germain : Lebardin. — **Les Deux Ecoles**, comédie 4 actes, Variétés, 28 février 1902, 171 représentations ; Mmes J. Granier, M. Magnier, E. Lavallière Henriette, Mme Joulin, Estelle ; MM. Baron, Brasseur, Guy : Joulin, Edouard, Le Hautois. — **La Châtelaine**, comédie 4 actes, Renaissance Guitry, 25 octobre 1902, 166 représentations ; Mme J. Hading, Rosa Bruck ; Thérèse de Rives, Mme de Morène ; MM. Lucien Guitry, Tarride, Boisselot ; André Jossan, de Rives, de Morène. — **Le Beau jeune homme**, comédie 5 actes, Variétés, 27 février 1903, 43 représentations ; Mmes L. Yahne, Thomassin. E. Lavallière : Mme Jounel, Marthe, Paulette ; MM. Baron, Brasseur, Guy : Bluche, V. Bridoux, Jounel. — **L'Adversaire**, comédie 4 actes, en collaboration avec Emmanuel Arène, Renaissance Guitry, 23 octobre 1903, 164 représentations ; Mmes M. Brandès, Samary, Darcourt : Marianne Darlay, Mmes Grécourt, Bréautin ; MM. Lucien Guitry, Guy, Pierre Magnier, Arquillière : M. Darlay, Chantraine, Langlade, Limeray.

A CONSULTER. — P. Acker : *Petites confessions* (Visites et portraits), 1903, Paris, Fontemoing, in 16. — **Lucio d'Ambra** : Letterati contemporanei : Alfred Capus, Emporium, septembre 1903, Bergamo. — Louis Dumur : Alfred Capus, Critical Veekly, 1er nov. 1903. — **Ad. Brisson** : A. Capus, *Revue Illustrée*, 15 juillet 1901. — **J. Ernest-Charles** : *La littérature française d'aujourd'hui*, 1902, in 18, Perrin — Alfred Capus, romancier, *Revue bleue*, 28 mars 1903. — **G. Grappe** : Alfred Capus. *Revue bleue*, 4 octobre 1902. — **Jules Lemaître** : *Impressions de Théâtre*, vol. 8, 9 et 10. — In 18. Lecène-Oudin. — **Catulle Mendès** : *L'art au théâtre*, in 18 Fasquelle. — **Georges Pelissier** : *Etudes de littérature contemporaine*, 2e série, in 18, Perrin, 1901. — **P. L** : *Le métier dramatique*, Enquête de la *Revue bleue*, 15 août 1902. — **André Rivoire** : Alfred Capus, *Revue de Paris*, 15 novembre 1902. — **Emile de Saint-Auban** : *L'Idée sociale au Théâtre*, 1901, in 18, Stock.

ICONOGRAPHIE.—Henry Bataille : Portrait (lithographie) publiée dans *Têtes et pensées*, in f° Ollendorff, 1901. — **Cautin et Berger** : Photographies. — **Cappiello** : Portrait charge, le Figaro, 5 avril 1901. Portrait-charge, n° spécial (*Le Théâtre de Cappiello*), du « Théâtre » avril 1903. — **Dornac** : *Alfred Capus chez lui.*— **Hermann-Paul** : Portrait-charge. *L'Écho de Paris*, 26 février 1903. — *Le Théâtre*, novembre (I) 1903 : les auteurs de *l'Adversaire*, cliché Boyer. — **Ernest la Jeunesse** : *L'Assiette au beurre* (nos académisables.) **Sem** : portrait-charge, *l'Art du théâtre*, novembre 1902. — *Les Annales politiques et littéraires :* les collaborateurs des *Annales* (collection de cartes postales) : Alfred Capus dans son cabinet de travail.

TABLE DES MATIÈRES

TEXTE.

Pages

Alfred Capus par Édouard Quet 5

Opinions :

De M. Émile de Saint-Auban 29
De M. Jules Lemaître 30
De M. André Rivoire 32
De M. Jean Carrère 34
De M. J. Ernest-Charles 36
Alfred Capus à la campagne, par M. Em. Arène. 37

Bibliographie 40

ILLUSTRATIONS.

Portrait frontispice (cliché).
Autographe d'Alfred Capus 27
Caricature par Cappiello 28
Caricature par Sem 33
Concours du Conservatoire par Gros . . . 35
Alfred Capus par Hermann-Paul 38

Mayenne, Imprimerie Ch. Colin.

PQ
2203
C7Z834

Quet, Édouard
Alfred Capus

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY